Document generated on 04/23/2024 2:14 a.m.

Ciné-Bulles

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Vertiges de l'artiste
Commentaire critique *Barbara* de Mathieu Amalric

Zoé Protat

Volume 35, Number 4, Fall 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/86536ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Protat, Z. (2017). Review of [Vertiges de l'artiste : commentaire critique / *Barbara* de Mathieu Amalric]. *Ciné-Bulles*, *35*(4), 12–13.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Photos : Roger Arpajou

Vertiges de l'artiste

ZOÉ PROTAT

Une mythique auteure-compositrice-interprète, dont la plume hautement poétique n'égalait que la sensibilité écorchée. Une comédienne tout à fait singulière et rare, aussi chanteuse, à la réputation d'intello mi-figue mi-raisin. Et un acteur-réalisateur qui, depuis plus de 20 ans, a su se rendre indispensable au cinéma français. Voilà les ingrédients de base d'une œuvre qui réunit deux classiques : la biographie sur grand écran et le « film dans le film », réflexion et expérience intrinsèque du médium. Hybride et fertile, **Barbara** de Mathieu Amalric, mettant en vedette Jeanne Balibar, tente de saisir l'essence de la création. Le couple et le film firent naturellement sensation à Un certain regard lors du dernier Festival de Cannes.

Mathieu Amalric était déjà un acteur précieux, il nous faut en plus composer avec un réalisateur exigeant et plein de surprises. Depuis 20 ans, l'*alter ego* cinématographique d'Arnaud Desplechin se fabrique en effet une feuille de route éclectique, qui ne craint pas les ruptures de ton. **Mange ta soupe** (1997), **La Chose publique** (2003), **L'Illusion comique** (2010), **La Chambre bleue** (2014) : de l'autobiographie, des adaptations, de la tragicomédie, toujours avec cette attitude décalée. Deux autres films se singularisent davantage. Dans **Le Stade de Wimbledon** (2001), quête existentielle marquée par le voyage et surtout la littérature, le réalisateur offrait un obsédant premier rôle à Jeanne Balibar, qui était alors sa compagne. Quant à **Tournée** (2010), il lui a valu le Prix de la mise en scène à Cannes : le meilleur moyen d'adouber un véritable auteur, et non plus un simple dilettante.

Pour son septième long métrage, Amalric s'attaque à un monument de la chanson française : Barbara, née Monique Serf en 1930 à Paris. L'enfance de la petite Juive d'ascendance russe est dramatique, marquée par la guerre, détruite par l'inceste. Devenue jeune femme, elle s'exprime par les touches de son piano, puis délaisse sa formation classique pour la chanson populaire. Le succès public viendra au milieu des années 1960 après plusieurs revers de fortune. Jusqu'à sa mort en 1997, Barbara demeurera une figure d'importance, accumulant les compositions emblématiques, les concerts-événements, les prix et la gloire auprès de toutes les générations. La dame en noir a évolué en marge du temps et des modes pour créer une œuvre très personnelle. Le film que lui dédie Mathieu Amalric est à la hauteur de sa singularité.

Car si la passion du public pour la biographie filmée semble ne jamais se tarir, l'originalité de vision n'est pas toujours au rendez-vous. Il existe toutefois plusieurs contre-exemples, même au sein du cinéma français récent : le **Gainsbourg (Vie héroïque)** de Joann Sfar vient évidemment en tête de liste. Amalric ajoute à son tour une pierre de taille à l'édifice des portraits sensoriels et organiques d'artistes plus grands que nature. Son **Barbara** n'avance que très peu, voire pas du tout, d'informations factuelles. Le scénario, cosigné avec Philippe Di Folco, propose plutôt une pirouette savoureuse : Yves Zand, réalisateur de son état, prépare un film biographique sur la chanteuse Barbara. Il offre le rôle principal à Brigitte, splendide comédienne dont les talents semblent littéralement l'envoûter. Entre les épisodes de vagabondage propres à la vie de plateau, Yves rencontrera Brigitte, Brigitte rencontrera Barbara, la réalité rencontrera la fiction et vice et versa.

Comment rendre un plus bel hommage à Barbara que de lui dédier un film sur le travail de l'artiste? La chanteuse et les actrices, Brigitte et Balibar, s'y démultiplient dans un fascinant jeu de miroirs. Les points communs abondent dans leurs processus autoréflexifs. Et surtout, la ressemblance entre Barbara et Balibar est telle que l'illusion est complète. Les formats de pellicules s'additionnent et l'utilisation d'images d'archives produit un effet quasi ensorcelant. On voit Barbara au cinéma, notamment dans **Franz** (1972), le premier film de Jacques Brel comme réalisateur, une romance malheureuse entre deux éclopés de la vie. Cette forme en éclats amplifie le vertige narratif. Mathieu Amalric prend le contre-pied du genre biographique, traditionnellement bavard et didactique. Ici, très peu de dialogues. Des bribes d'information s'éparpillent çà et là dans un scénario qui s'emboîte continuellement en lui-même. Et puis, il y a la musique! Barbara était connue pour mettre beaucoup d'elle-même dans ses textes à fleur de peau, sibyllins pour le profane, cousus de révélations et de confidences en vérité. *Nantes* et le deuil paternel. *L'Aigle noir* et l'horreur de l'inceste. Un vers dans la langue de Goethe évoquera le succès en Allemagne, inauguré par la fameuse *Göttingen*. C'est à la musique, intégrée organiquement, de prendre la place du roi : un choix merveilleusement audacieux.

À l'image de cette musique de l'intime, **Barbara** évolue à un rythme particulier, très immersif. C'est un film-matriochka, qui se déplie par à-coups et dévoile ses secrets un à un… Un film de nuit pour celle que l'on surnommait la longue dame brune et un film tellement chic aussi : Balibar est vêtue de costumes incroyables, géométriques, ultramodernes, signés par des couturiers les plus pointus du moment, dont le fabuleux Jacquemus. Elle les porte avec une grâce folle. Face à elle, Amalric, qui s'est réservé le double rôle du réalisateur devant et derrière l'écran comme dans **Tournée**, est perpétuellement fasciné. Déjà lors de la sortie du **Stade de Wimbledon**, Télérama soulignait que le film était un « surprenant autoportrait du cinéaste en… Jeanne Balibar ». Ici, c'est sa splendide muse qui lui demande, mutine : « Vous faites un film sur Barbara ou vous faites un film sur vous? » À l'image de cette question, **Barbara** est au départ déstabilisant, puis pénétrant. Et il n'est point nécessaire d'être admirateur, ni *aficionado* de la chanteuse pour y trouver son compte. Il suffit de se laisser emporter par le charme des clairs-obscurs. (Sortie prévue : 10 novembre 2017) CB

France / 2017 / 97 min

Réal. Mathieu Amalric **Scén.** Mathieu Amalric et Philippe Di Folco **Image** Christophe Beaucarne **Son** Olivier Mauvezin **Mont.** François Gédigier **Prod.** Patrick Godeau **Int.** Jeanne Balibar, Mathieu Almalric, Vincent Peirani, Aurore Clément **Dist.** MK2 | Mile End